

# Un

É<sup>TRANGE...</sup> Plus de cinquante ans s'étaient écoulés, et la Vierge lui apparaissait à nouveau. Pourtant, de son lit, elle ne ressentit rien d'autre qu'un ennui terrestre incommensurable. Elle se leva, chercha sa canne en tâtonnant et, alors qu'elle sortait de sa chambre, elle commença à sentir l'odeur glacée de la sainteté qui se répandait comme un flot de lavande et de verveine pour donner à l'air en suspens dans chaque pièce l'apparence d'un ciel liquide.

Sara Divas agita sa canne et le parfum se fit plus intense. Aucun doute : c'était bien l'appel de la Vierge. Elle se signa et alla prendre dans la commode le rosaire du père Bernardo Benzano. Quand elle en eut égrené la neuvaine, elle tremblait toujours.

Toute une vie s'était écoulée, et durant toutes ces années, elle n'avait fait qu'attendre : un signe, un appel, la moindre lueur de présence divine. Plus de cinquante ans avaient passé depuis cette première apparition et, maintenant que tout recommençait, elle avait peine à y croire. Même si croire et avoir la foi sont deux choses bien différentes, comme le disait souvent le père Bernardo.

Elle tira son mouchoir de sa manche pour s'essuyer le nez. Elle était mortifiée : vivre tant d'années dans l'attente et voir tout se flétrir en un instant. Elle sourit malgré elle et se remémora les mots si justes du curé : « C'est la ferveur qui rend les choses vraies ». C'était certain : sans doute était-ce à cause de sa ferveur de vieille entêtée que la Vierge était revenue, rien de plus. À moins que ce ne fût pour lui réclamer

les petits flacons de Funchal qui contenaient les odeurs de son enfance. Elle plongea les yeux dans la pénombre et remua les lèvres. Elle murmura quelque chose : les mêmes mots qu'elle avait dits à Bernardo Benzano peu avant sa mort, face à la côte.

Elle était arrivée à Ensenada à la fin des années trente. Elle avait à peine neuf ans et un père belge qui, non content d'être venu ici pour fuir l'antisémitisme, nourrissait aussi l'obscur ambition de vendre des chapeaux dans une contrée où l'on ne trouvait rien d'autre pour chaperonner les idées humaines que la sueur et le sang de l'usine frigorifique anglaise à proximité des bassins portuaires. Elle entendait encore le roulement des vagues frapper la coque des chaloupes amarrées, les cris impétueux des hommes d'équipage qui saluaient au large tandis que la main inquiète de son père l'aidait à descendre l'échelle de coupée. Jamais elle n'oublierait cette main, cette nageoire, humide, honteuse. Ce jour-là, Sara Divas eut l'exacte révélation de ce dont sont faits les hommes, figurines insignifiantes et sans défense qu'elle devait protéger mais auxquelles on ne pouvait jamais se fier. Elle gardait aussi avec elle une photo jaunie et tachée de sa maison natale à Bruxelles et quelques moulages de têtes humaines que son père avait abandonnés à mesure que leur pays d'adoption se faisait chair, ou, plus exactement, se convertissait au corned-beef, s'écartant des chemins idéaux de la pensée.

C'était une vaste maison à deux étages, dont les volets ouvraient sur la place de la Mairie et le Manneken-Pis, ce marmot pisseur érigé au cœur d'une ville imprégnée à jamais, dans le souvenir de Sara, des vapeurs du safran. Seul lui restait de cette époque, qui lui semblait à présent n'avoir jamais existé, le visage de sa mère, Flora Divas. Il

flottait lui aussi au milieu des nuages de safran, mais comme l'image concrète et jaunâtre de la maladie qui avait maintenu rigide le corps de celle-ci des mois durant, jusqu'au jour de sa mort. C'est ainsi que Sara se souvenait de sa mère : échouée sur la digue sèche d'un lit de bronze dont les pieds étaient immergés et isolés dans quatre pots remplis d'eau. C'était une femme forte, égoïste qui, même à l'heure de sa mort, ne cessa pas un instant de croire en la suprématie de la matière sur l'esprit. Quand ils vinrent pour la levée du corps, les médecins constatèrent que les vers l'avaient rongée des épaules aux talons. Des années plus tard, son père lui expliquerait que, dans tous les hôpitaux et les dispensaires de Belgique, on avait l'habitude de disposer de l'eau aux pieds du lit comme antiseptique, afin d'éloigner les cafards. « Comme les douves qui encerclent les châteaux », avait-il ajouté. Mais Sara n'avait aucun souvenir de châteaux ou de douves, ou même du moindre acte de résistance que son père aurait opposé aux injonctions de la malade. Tout ce qui lui revenait en mémoire, c'étaient les vers safran qui réussissaient à s'échapper du lit.

Elle avait de sa mère un autre souvenir très net : les gargouillis de douleur qui recommençaient chaque soir, au moment où les écluses des canaux de la ville se fermaient et que la fièvre ravivait son délire. Pas un cri, pas un gémissement, juste des borborygmes venus d'un organisme en train de faire ses adieux, et qui donnaient à la fillette l'impression qu'en lieu et place d'une mère se débattait un noyé qui suppliait qu'on le tire de ses draps. Le père se postait au coin du lit et restait là sans bouger, les mains croisées dans le dos, inutile et masculin face aux rôles d'asphyxie de son épouse. Il ne disait pas un mot, ne risquait pas même un geste ou une mine

compatissante. À chaque fois, il avait l'air d'un spectateur ahuri et servile. Sarita, quant à elle, ouvrait les fenêtres et, au son des roucoulements qu'elle entendait aux alentours, elle se penchait pour regarder, éblouie, le jet sans fin du Manneken-Pis sur la place de la Mairie. Toute la quiétude du monde semblait jaillir de ce petit zizi touristique et rien au monde ne pourrait arriver tant que durerait la miction, que le débit de l'arc liquide garderait sa vigueur. Sans doute fut-ce pour cette raison que, posant le pied à Ensenada, elle eut l'énorme surprise de ne pas y trouver la moindre statue à taille humaine, rien que des sculptures de chevaux et des hommes perchés dessus. Elle eut la sensation de fouler une terre équestre, barbare et, dès qu'elle se fut adaptée à la langue, un des premiers mystères qu'elle voulut éclaircir fut celui de ces animaux et des militaires qui toujours les chevauchaient. On lui parla des Pères de la patrie, mais cela ne fit qu'ajouter au trouble que lui causait ce pays.

Pendant les premiers temps, la seule chose qu'elle fut incapable d'expliquer fut sa propre nationalité. Elle n'était pas française, mais belge, nuance qu'il était vain d'expliquer dans une langue où les « r » s'étiraient jusqu'à en devenir nasillards, dans un pays qui considérait les Ukrainiens, les Juifs, les Roumains, les Lituaniens et les Polonais comme des Russes ou les Syriens et les Libanais comme des Turcs. Elle vivait désormais dans un pays de Ritals, de Galiciens, de Russes et de Turcs, et tout ce qui n'entraînait pas dans le pas de quatre de cette norme élémentaire était considéré comme un nom propre, mais jamais comme une nationalité. Qui plus est, elle haïssait le français. C'était la langue de sa mère et, sans qu'elle en eût conscience, la litanie de la voix maternelle ressurgissait parfois dans son esprit. Elle ne trouvait rien de